

Archéologie

Céramiques Sigillées & Potiers Romains

Marcel GIRAUD 04/2020

Au cours de nos voyages familiaux à la découverte du Patrimoine de nos régions, et toujours malgré tout attiré par l'histoire antique, j'ai été particulièrement intéressé par les visites d'ateliers de potiers romains, que dis-je « ateliers », plutôt de véritables centres de fabrication de poteries dont les fameuses « Céramiques Sigillées » largement diffusées en Gaule mais également sur tout le territoire Romain d'origine ou investi.

Notre « Haute Vallée de l' Arc » n'échappa pas à la commercialisation de cette céramique de haut de gamme qui sera retrouvée sur les grandes « Villae Rustica » édifiées tout le long de la Voie Aurélienne et plus à l'ouest, en Languedoc, le long de la Voie Domitienne. C'était la porcelaine de Limoges antique !!

Le Centre de potiers de la Graufesenque, tout à côté de Millau reçut ma visite plusieurs fois car je voulais retrouver le lieu de fabrication d'une sigillée provenant d'un complexe romain situé dans le quartier de Pion Para sur la commune de Trets. Ce fragment de poterie comportait la signature du potier qui fut identifié par le conservateur, Mr Vernet que j'eus le plaisir à rencontrer.



Voici le fragment du socle de ce plat. On aperçoit un graffiti sur le bas du corps.

Mais c'est à l'intérieur que figure la signature de ce potier gallo-romain de la Graufesenque

L'image suivante représente l'intérieur et la signature.



La Graufesenque, un centre de fabrication énorme !! Installé en bordure du Tarn où l'argile y était abondante et le bois aussi, ce sont les éléments indispensables. La romanisation amena des potiers et leur technologie, ces centres de production devinrent importants avec une expansion considérable au cours des années précédents notre ère.

Mais il fallait de la main d'œuvre et devinez où les romains la trouvèrent ? Chez le peuple Gaulois évidemment, des artistes qui avaient déjà fait leur preuve. Monsieur Vernet, conservateur au site de la Graufesenque que j'eus le plaisir de rencontrer plusieurs fois m'avait fait une comparaison expressive : « Notre centre de fabrication de poteries s'intensifiant au cours du second siècle deviendra un Hyper Marché de la poterie » ; c'est pour cette raison que de nombreux potiers émigreront vers Banassac en Lozère (lorsque je dis : de nombreux, ils seront une trentaine) . Mais Banassac deviendra à son tour, un grand atelier de production que je découvris également lors d'une visite en 2012 - *Reportez vous quelques années en arrière, octobre 2012, sur la revue 120, vous pourrez relire un article à ce sujet, comme d'ailleurs dans la revue 116 de 2011 où l'article en page 9 sur les « Céramiques et Poteries de la Préhistoire à l'époque moderne » sous la plume collective de Christophe Vaschalde, Yves et Marcel Giraud, présente quelques lieux de découvertes de ces sigillées en haute vallée de l'Arc.*

Plus récemment en 2014, c'est à Montans dans le Tarn, tout à côté de Gaillac, célèbre pour ses vins doux, que nous fûmes attirés avec nos Amis Dhumeau, fidèles sociétaires, par ce lieu mythique où les romains installèrent un centre de production important prenant la suite d'une occupation humaine antique (préhistorique et protohistorique) reconnue.

C'est au XVIII^e siècle que sera signalé, la première fois, par un érudit bénédictin né à Gaillac, Dom Joseph Vayssette, la présence de poteries romaines à Montans.

En l'an 1855, des fouilles organisées par Elie Rossignol, historien du cru, (notre Fernand Chauvin) mettront à jour le grand centre de fabrication de céramiques tarnais. A la suite de ces premières interventions, ces installations romaines seront étudiées et devant l'ampleur de ces découvertes, des prospections et recherches seront réalisées sur le site pendant de nombreuses années par d'éminents archéologues, poursuivies en 1971, par les chercheurs bénévoles du CERAM (Centre d'études et de recherches archéologiques de Montans) que l'on pourrait identifier à la SERHVA, avec la cerise sur le gâteau, la création d'un superbe musée de site, l' Archéoscope de Montans réalisé dans les années 1995.

Il faut préciser qu'entre les années 1970 et 1990, les découvertes et études collectives se succéderont avec un intérêt certain qui passionneront nos chercheurs et motivera une mise en valeur de ce site.

Si je me suis inspiré de l'ouvrage de M. Thierry Martin, édité en 1996 « Céramiques Sigillées et Potiers Gallo-Romains de Montans » que vous pouvez emprunter à la bibliothèque de la SERHVA, c'est à cause de la perfection à décrire les principes de la fabrication de cette belle

céramique par les potiers de Montans aux 1^o et second siècle de notre ère. Par contre, il est important de signaler que si la Graufesenque et d'autres ateliers plus locaux serviront les sites de notre région, l'aire de diffusion de Montans sera principalement sur l'ouest Atlantique.



A présent nous allons suivre succinctement les étapes de la fabrication de ces belles céramiques à vernis rouge qui auraient pour origine romaine, milieu du 1^o siècle avant JC. dans les provinces d'Arezzo (L'arétine, une merveille), Pise, etc..

Les ingrédients indispensables sont tout naturellement l'argile (Assez pure), l'eau et n'oublions pas, le bois à volonté pour chauffer les fours.

L'argile était travaillée et stockée à l'abri de la lumière. Si une rivière était proche, l'eau pouvait être canalisée, alimentant citernes ou bassins ou éventuellement fournie par des puits.

En comparant ou en rapprochant le produit des fouilles et prospections sur des sites romains, on s'aperçoit qu'on est en présence d'une vaisselle assez standardisée avec des formes à peu près similaires de couleur rouge.

Le potier prenait une motte d'argile, la disposait régulièrement sur un tour (en principe en bois) dont l'axe était équipé d'un petit plateau (le rondeau) de bois ou d'argile qui servait au façonnage aux gabarits des formes et des tailles choisies des récipients à produire.

Un moule en terre cuite était ensuite utilisé et permettait de donner la forme et les décors souhaités mais ces décors pouvaient être finalisés à l'aide de poinçons en terre cuite ou à la molette et même à main levée.

Tout cela ne pouvait se réaliser que grâce au « savoir-faire » de ces fameux artistes, ce qui est d'ailleurs expliqué en détail dans l'ouvrage cité ci-dessus dont nous nous sommes inspirés.

Le démoulage n'était effectué qu'après un travail de finition très pointilleux (épaisseur régulière, lissage des parois, parfait des décors) sans oublier la signature du potier.

Ce travail ne pouvait se faire qu'après un temps de séchage qui, en fonction de l'argile employée, était plus ou moins long.

Puis vient ensuite, l'engobage qui va permettre donner aux poteries cette fameuse couleur rouge.

Il est à noter que sur les sites de « Villae Rustica » on retrouve

des quantités de poteries appelées « communes » ou « indigènes » aux couleurs de la matière première employée, souvent de l'argile claire, sans ou peu d'engobe, aux formes diverses, fabriquées dans des ateliers locaux, les sigillées rouges étant réservées aux propriétaires.

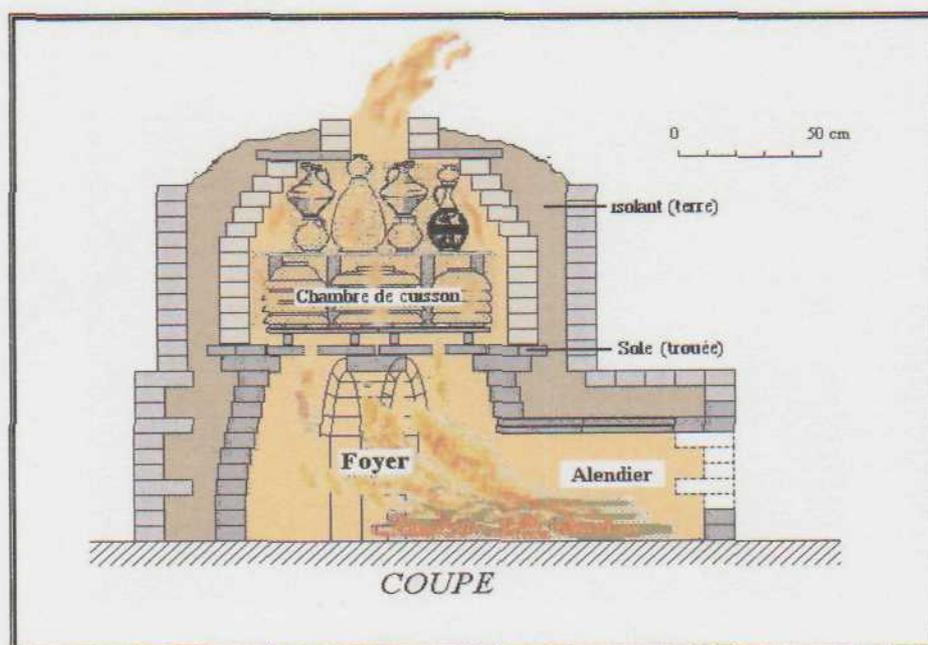
Comment fait-on l'engobage ? Un récipient contenant une argile fluide et pure par décantation sert à donner à ces poteries que l'on trempe dans cette préparation, cette patine rougeâtre mais il faut que la pâte du vase à traiter soit crue et humide afin que l'engobe s'y fixe. Quelques raccords éventuels pouvaient être réparés au pinceau.

Mais la perfection et la longévité de l'engobe ne dépendent que du sérieux de sa réalisation et de la matière première employée.

Un séchage à l'air mais à l'abri de la lumière et de l'humidité était indispensable avant la mise au four.

Ces aires de fabrication étaient équipées de plusieurs fours de capacité variable qui permettaient de répondre à la demande. On pouvait cuire un millier de pièces pour des fours peu importants mais chaque complexe de cuisson sera adapté au cours des quelques siècles de production. On peut supposer que chaque potier avait la responsabilité de son four.

Nous allons essayer de vous décrire un de ces fours à l'aide d'un croquis que nous devons à Archéo-Poterie de La Roquebrussane (Var) chez qui nous avons acheté des reproductions pour notre exposition sur la vaisselle à travers les âges, présentée à Puylobier.



Le four semi-enterré était constitué de la façon suivante :

- L'aire de chauffe où l'on enfournait le bois coupé dans les forêts environnantes.
- Le Foyer et la mise à feu.
- Un couloir voûté, l'alandier donnant accès à la chambre de combustion sur laquelle, la pièce maîtresse, la sole, était équipée de trous, les cerneaux, alimentant plusieurs tubes en terre cuite, les tubuli, qui, depuis la chambre de cuisson drainaient et répartissaient la chaleur où étaient disposées les poteries à cuire.

- Les fumées s'échappant vers l'extérieur assuraient une meilleure ambiance de cuisson, tout cela aidant à la gestion des fours et donnant de meilleurs résultats.

Si les généralités de la conception de ces fours étaient similaires, les aménagements secondaires (solidité, installation, importance) devaient être adaptés au lieu d'implantation mais aussi, en suivant les conseils des potiers. Par exemple, une chape réalisée en argile sur les parois de la chambre de cuisson, améliorait la répartition des calories, d'où des cuissons uniformes et moins de défauts.

La cuisson proprement dite se réalisait autour de 1000 degrés mais cette estimation nous est donnée grâce à la reconstitution de ces gestes et opérations techniques plus adaptés par nos potiers locaux, M. Aguilon de La Roquebrussane et Mr Trubert de Simiane Collongues, nos fournisseurs en fac-similés.

La montée en température se faisait progressivement et si celle-ci était rapide, elle pouvait être à risque pour la solidité de la poterie, d'où un « second choix » important engendré par des défauts de cuisson que nous retrouvons sur nos sites de potiers. Durant la période de refroidissement, qui devait être, elle aussi, très surveillée, des problèmes similaires pouvaient se produire. La durée de la cuisson pouvait s'échelonner sur 4 ou 5 jours avant le défournement qui devait être réalisé le four froid.

Le triage et une vérification s'imposaient afin de mettre à l'abri les pièces décréteées du « Premier Choix ».

Question Décors, les potiers Gallo-Romains étaient des artistes en se servant d'une panoplie énorme de dessins différents (1500 à 2000 recensés pour certains ateliers).

Une majorité prend pour modèle le monde végétal (début 1^o siècle), ensuite viennent les personnages (humains et Dieux), puis le monde animal assez vaste (sanglier, chien, oiseaux, etc...). Les symboles religieux ou décoratifs sont aussi présents. Mais, est-ce que les acheteurs, propriétaires de « Villae Rustica » pouvaient choisir? .

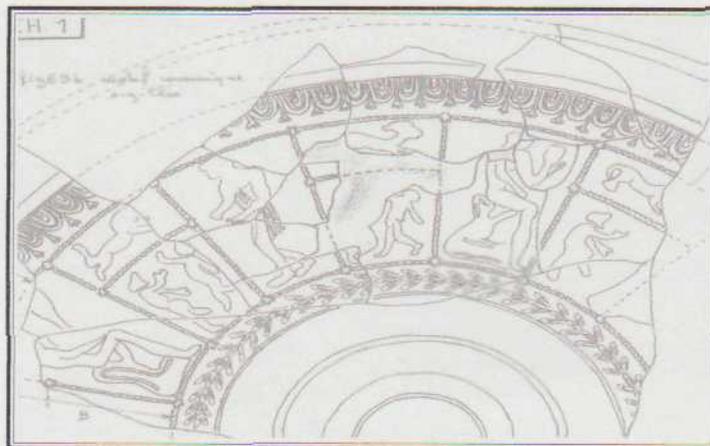
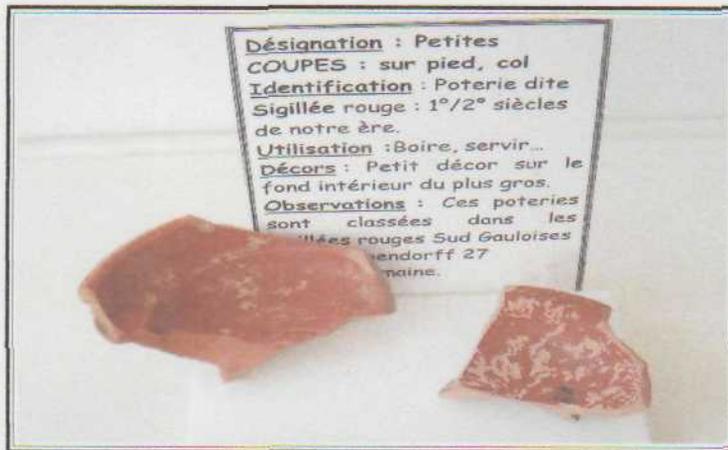
On trouvait aussi des reproductions de la vie quotidienne de ces Romains (Jeux de cirques, arènes, mises à mort, sujets érotiques plus tardivement).

Nous ne nous étendrons pas sur les marques de ces sigillées. Il faut savoir néanmoins que certaines portaient des estampilles comme celle retrouvée à Pion Para à Trets (voir ci-dessus); d'autres, des marques anépigraphes qui permettaient aux potiers de tenir leur comptabilité de fabrication entre autre.

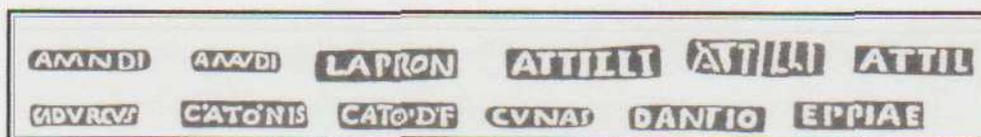
Afin de terminer cette modeste description d'une si prestigieuse poterie du monde romain dont un grand nombre de potiers seront Gaulois (quelquefois par obligation) , nous vous conseillons une promenade bucolique à la visite de ces sites de La Graufesenque à Millau, à Montans dans le Tarn et à Banassac en Lozère, à la découverte de ces ateliers sauvegardés et mis en valeur.



Fragments Sigillées rouges, Villae Rustica, plaine de l'Arc



Décors d'une Sigillée rouge – Plaine de l'Arc



Quelques estampilles des ateliers de MONTANS (Tarn)

Sources : Céramiques Sigillées et Potiers Gallo-Romain de Montans – Thierry Martin 1996
Photos et Etudes de la SERHVA Trets